

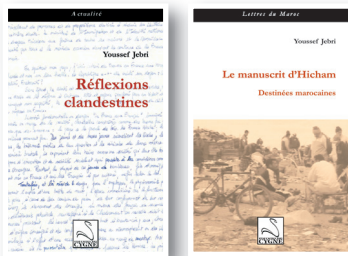


livre

DR ■ Youssef Jebri

Le manuscrit d'Hicham et Réflexions clandestines de Youssef Jebri, Editions du Cygne

Mots pour maux



Quand il écrit, Youssef Jebri ne fait pas dans la demi-mesure. Il livre son deuxième cri de colère : «Réflexions clandestines».

Youssef Jebri aime écrire court, saccadé, rythmé. Souci de forme utile pour frapper fort et marquer l'esprit des lecteurs, insuffisant sans le fond qu'il souhaite «engager». Le pari est néanmoins gagné dans «Le manuscrit d'Hicham : destinées marocaines», paru en France en mai dernier. L'essai est transformé avec son second livre, «Réflexions clandestines». Le second ouvrage s'impose volontairement dans la continuité du précédent, où les écrits du personnage éponyme dévoilent le mal de vivre au Maroc et les désirs d'ailleurs. Les réflexions clandestines auraient pu être celles d'Hicham, enfin arrivé à sa terre promise. Mais ayant sans doute sombré entre les deux rives de la Méditerranée, c'est Slimane et ses pensées qui y sont mis en scène. Clandestin parvenu à regagner la France, son bonheur n'est

pas complet pour autant. Pris entre le marteau des préjugés occidentaux et l'enclume des mentalités marocaines, le personnage évoque ses frustrations, ses attentes, pour finalement décider de retourner d'où il vient. Retour à la case départ, la boucle est bouclée.

Écrit de rage

Dans les deux livres, Youssef Jebri explore l'immigration et l'exil, thèmes certes pas tout neufs car réalité quotidienne du pays mais prétextés à une cascade d'autres thématiques moins réjouissantes les unes que les autres. La face sombre du Maroc étant ainsi dévoilée, la France en prend aussi pour son grade.

Les deux fictions se nourrissent de l'âpre réalité, et tant pis pour ceux qui veulent à tout prix sauver les apparences. Car Youssef Jebri n'est pas de ceux qui choisissent les métaphores pour bousculer l'ordre établi. Point de complaisance donc quand il parle de la monarchie, du nationalisme et de la patrie ou encore de la religion. Conscient de la difficulté d'être publié au Maroc, Youssef Jebri s'est tout de même lancé à corps perdu dans l'écriture, malgré les risques du franc-écrire. Pour lui, «c'est un combat, on est sur un ring», adienne donc que pourra, pourvu qu'il aille au bout de ses idées. Avec la parution (en France toujours) de ce second coup de gueule, reste à savoir si les éditeurs marocains seront prêts à le rejoindre sur le ring. ■ **A.S.**



Schizo ou machi bikhir...

Par Hicham Houdaïfa

à de l'agression qu'à un jeu de séduction. «Ce pays n'avancera jamais. C'est peine perdue», conclut à l'unisson les personnes désabusées. Pourtant, à en juger par le nombre impressionnant de ceux qui prêchent la bonne parole, on se demande pourquoi nos rues sont sales et pourquoi aussi les conducteurs n'arrivent pas à faire la distinction entre un feu rouge et un feu vert. Les décrypteurs des phénomènes de société, sociologues ou journalistes, n'hésitent pas à sortir l'argument de la schizophrénie ambiante. D'autres trouvent dans cette attitude une forme de fuite en avant. Les Marocains auraient cette sacrée manie de faire endosser la responsabilité de tout ce qui ne marche pas à

TOUT MAROCAIN QUI SE RESPECTE NE COMPREND PAS POURQUOI on jette des ordures par dessus les vitres des voitures, qu'on ne respecte pas les feux de signalisation ou que la drague sur la voie publique s'apparente plus

l'autre : le voisin, le conjoint ou la conjointe, les collègues, les Juifs, les Américains. Mais il y a autre chose.

Des témoignages d'amis de mon cercle intime comme de personnes rencontrées ici ou là apportent d'autres éclairages. «Si tu veux respecter les lois dans ce pays, ou tu perds les pédales ou tu deviens aigri», me lance un pote d'enfance. Cet ami qui travaille dans les impôts refuse par principe de toucher au «mimi» (bakchich dans le jargon administratif). Du jour au lendemain, il est devenu le paria de son service avant d'être muté dans un autre département où l'on n'avait plus besoin de sa signature pour avaliser un dossier.

Mon autre copain qui est très à cheval sur le code de la route a vu exploser le capot arrière de sa voiture par des automobilistes qui ne comprenaient pas pourquoi «monsieur» respectait le feu rouge à minuit passé. La faute au système alors. Obligé d'y croire. Respecter la queue devant un guichet risque de te faire passer pour un con. Faire preuve de courtoisie te transforme en un objet de curiosité. Que faire alors ? S'adapter au système quitte à sacrifier ses principes ? Un paradoxe difficile à résoudre. ■

CRAIN DE SEL